



HAL
open science

Que faire ... ? Comment dire... ? Contacter... ?

Roger Bozetto

► **To cite this version:**

Roger Bozetto. Que faire ... ? Comment dire... ? Contacter... ?. Travaux & documents, 2005, Uglossies, 23, pp.147–156. hal-02267986

HAL Id: hal-02267986

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-02267986v1>

Submitted on 19 Oct 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Que faire... ? Comment dire... ? Contacter... ?

ROGER BOZZETTO,
Université de Provence

La rencontre avec les « autres », quels qu'ils soient, pose le problème de la communication et donc des multiples ressources des langages, qu'elles soient gestuelles, visuelles, ou fassent appel à des facultés nouvelles. Il ne va pas de soi que les « autres » utilisent comme les humains l'appareil phonatoire et les sons. Les autres font souvent appel à bien d'autres éléments de leur anatomie. Avec une question centrale : sont-ils « humains » ? Et à quoi le reconnaît-on si ce n'est par leur capacité à communiquer intelligemment avec nous quelle que soit la langue utilisée - ou tout autre moyen linguistique ou paralinguistique ?

Nous nous attarderons sur les textes des littératures qui ont exploré les imaginaires, et en particulier ceux de science-fiction, qui offrent un large spectre de possibles dans ces « rencontres » de civilisations et de langages « autres ». Nous envisagerons les réponses données par les auteurs, et nous interrogerons sur ce qu'elles révèlent de notre imaginaire, de nos savoirs, de nos croyances et de nos pratiques. Et comme modèles possible de ces rencontres, nous irons à la découverte des outils linguistiques et des autres moyens de communication qui ont illustré des rapports entre les humains et la Surnature — puisqu'elle est la forme la plus ancienne et la plus connue de l'altérité.

POSITION DU PROBLEME

Comment dénier à un individu le statut d'être humain ? En lui refusant la connaissance du langage et en considérant que, comme un animal, il émet des sons sans intention de signification¹.

Comment donc, lorsqu'on se trouve devant des créatures « autres », savoir si elles relèvent « de l'humain » ou non, sinon en tentant de communiquer avec elles par le langage ? C'est, pour les Grecs,

1. Et ceci bien que certains animaux soient doués d'états mentaux différenciés et susceptibles d'intentionnalité collective : cris poussés devant un danger réel, ou supposé, pour faire réagir un groupe.

instaurer une limite avec le « barbare » – une sorte de non humain puisqu'il ne parle pas le grec, à la différence du monstre Polyphème qui, malgré son anthropophagie, le parle : ce qui suffit à faire de lui un « humain » !!! Mais la chose n'est pas toujours aussi simple. A preuve toutes les astuces que les auteurs de voyages imaginaires, d'utopies ou de science-fiction ont inventées. Le fondement est peut-être à chercher ailleurs, dans les rapports entre l'homme et la Surnature, forme première de l'« Autre ». Or c'est une voie rarement empruntée par les chercheurs.

Curieusement, les linguistes ne se posent pas la question de savoir quelle langue parlent entre eux ou avec les hommes les dieux de l'Olympe, ou le dieu de la *Bible*. Ils communiquent cependant avec les humains selon diverses modalités. Zeus signe sa présence dans l'espace de la réalité sous la forme d'une pluie d'or, d'un taureau, ou d'un cygne. Il séduit, bien qu'on ne nous dise rien de la langue qu'il parle : est-ce par sa seule présence ? On sait pourtant qu'il répond aux prières : prié par Sémélé, il lui apparaît dans toute sa gloire, ce qui, hélas, consume littéralement l'amante. Dans l'*Iliade* et l'*Odyssée*, Athéna parle Grec avec Ulysse, tout comme Circé ou Calypso, et même Polyphème. Dans la *Genèse*, on ignore en quelle langue l'Elohim parle à Adam, avant que les êtres et les choses n'aient été nommés (en quelle langue ?) Etait-ce d'ailleurs la même langue « adamique » que parlait le serpent tentateur à l'oreille d'Eve ? Est-ce celle des constructeurs de la tour de Babel avant leur dispersion par le dieu jaloux ? Et dans le *Nouveau testament*, lorsque l'ange Gabriel se fait entendre de la Vierge, était-ce une Annonciation en araméen ? Questions ouvertes.

Notons que la communication entre les hommes et les dieux est, par moments, symétrique : les dieux peuvent parler aux hommes, ceux-ci peuvent leur répondre comme le fait Moïse sur le Sinaï. Et de même que les dieux grecs s'exprimaient en grec, Moïse entend, et répond en sa langue, à la parole du Seigneur qui ne dit pas son nom. Il arrive aussi que les dieux répondent simplement par leur présence à un appel et/ou exaucent une prière. Un exemple, emprunté à la littérature fantastique, dans *The Dunwich Horror* de Lovecraft. Imploré par son fils, dans une langue non humaine, le dieu Yog-Sothoth vient le sauver². Mais les dieux peuvent aussi communiquer avec les hommes par le truchement d'une autre voie : celle des rêves. Ils le font directement dans le cadre d'un

2. Les ouvrages cités et publiés en France sont tous édités à Paris.

Howard Philip Lovecraft, *The Dunwich Horror*, Folio bilingue, 1993.

Voilà la prière du fils du dieu, qui appelle son père au secours

« Eh-ya-ya-ya-yahaah-c'yayayayaaa... ngh'aaaaanagaaa...h'yuh... Help! Help! .ff.ff.ff.Father Yog-Sothoth » p. 152.

discours clair qui donne des ordres, ou indirectement par des figures ou des récits³ — ce qui requiert alors les services d'un intercesseur. On le voit avec les interprétations de Joseph dans la *Bible*, ou avec Enkidu interprétant un rêve de Gilgamesh⁴. On élabore ailleurs depuis longtemps, à l'usage des profanes, des « clés des songes », comme le montre l'ouvrage d'Artemidore. Il existe aussi des songes que le rêveur attribue à un dieu et qu'il interprète lui-même, comme le montre l'expérience d'Aelius Aristide, qui tire de précieux enseignements médicaux de la matière de ses rêves, envoyés par Asclépios, pour s'automédicament⁵.

Il est permis de supposer que nous avons là, avec cet ensemble de moyens de communication entre les hommes et les dieux, une base pour aborder les textes qui proposent des expériences imaginaires issues de rencontres et de langages « autres », du cas le plus banal jusqu'aux expériences les plus neuves.

LES PROPOSITIONS ANCIENNES DES LITTÉRATURES DE L'IMAGINAIRE

Lorsqu'il se trouve sur la Lune, Dyrcona, le héros de Cyrano de Bergerac, rencontre deux types de créatures « autres ». D'une part, un « daimon » avec lequel il échange de nombreuses idées et qui parfait son instruction. *Evidemment* ils conversent en langue grecque. Ce daimon lui expliquera plus tard que, sur la Lune, on trouve deux types de langages, tous deux sans parole. Celui des « grands » est semblable à de la musique, au point qu'une discussion peut se poursuivre par l'usage des instruments et qu'une controverse théologique peut agréablement aboutir à un concert. Le langage du peuple s'exerce par « des trémoussements des membres [...] certaines parties du corps signifiant un discours entier »⁶. Il s'agit de la caricature de la vision que se font d'eux-mêmes et du peuple les nobles du XVII^e siècle : elle est savoureuse.

Gulliver, dans ses voyages, est chaque fois confronté à des épreuves concernant la communication avec les « autres ». Il donnera chaque fois comme exemple quelques mots de ces langues. Il aborde en premier lieu chez les Lilliputiens, où, empêtré et obligé d'entendre une harangue, il ne retient que « hekinah degul » avant d'apprendre par la suite la langue du

3. Voir le « livre de Job », dans *L'Ancien Testament* « Par des songes, par des visions nocturnes... alors il (Yahvé) ouvre l'oreille des humains, il y scelle les avertissements qu'il leur donne ».

4. Jean Bottero in « Septième tablette de *L'Epopée de Gilgamesh* », XI^e siècle avant notre ère.

5. Artemidore, *La clef des songes*, Vrin, 1975.

Aelius Aristide, *Discours sacrés, rêve, religion, médecine au II^e siècle après J.C.*, Macula, 1986.

6. Cyrano de Bergerac, « Les Etats et Empires de la Lune » in *Voyages aux pays de nulle part*, Bouquins Laffont, 1990, p. 311-312.

royaume. Il se trouve encore en situation difficile lorsqu'à Brobdingnag il écoute parler mais que « le son de la voix du laboureur » l'étourdit. Quant au laboureur dont l'oreille se situe « à plusieurs toises », la voix de Gulliver n'y atteint pas. Lorsqu'au repas il parle anglais, cela provoque des rires si forts qu'il manque de devenir sourd, mais il finit par accéder à la connaissance de la langue, puisqu'il donne un surnom en « brobdignagien » à la fillette qui le garde et discute ensuite politique avec le Roi. Lors du quatrième voyage, il tentera d'apprendre la langue des Houyhnhnms. Mais sa rencontre la plus étonnante, concernant le langage, se fera lors du troisième voyage, à Laputa dans l'académie de Lagado. Il fait mention de deux découvertes touchant au langage. La première est une anticipation de *La Bibliothèque de Babel* de Jorge Luis Borges⁷. Il nous montre une machine, comportant des mots inscrits sur les quatre faces d'un cube, enfilés par dizaines sur un métier spécial que font tourner quarante élèves, chacun avec sa brochette de mots, et dont le hasard met en relation les mots de ces brochettes entre elles, pour composer une phrase éventuelle, laquelle est notée par des secrétaires. Le résultat est de nombreux volumes in-folio contenant des phrases recueillies dont le résultat serait un jour exploitable.

La seconde voit des professeurs tenter de perfectionner la langue du pays. D'abord en supprimant verbes et particules, puis « en se passant de toute espèce de mots ». Les mots n'étant que les noms des choses, on pouvait se passer de mots en ayant sur soi l'ensemble des objets avec lesquels on voudrait « communiquer ». D'où la nécessité de « porteurs vigoureux » :

« L'avantage de cette invention est qu'elle établissait une langue universelle, qui serait entendue de toutes les nations civilisées, les instruments et ustensiles d'un usage commun étant les mêmes dans ces nations »⁸.

À l'opposé de cette réduction de la parole à l'exhibition de référents matériels, Jorge Luis Borges mentionne dans sa nouvelle « Tlön, Uqbar, Orbis Tertius » plusieurs types de langues « idéalistes ». Dans l'une d'elles, « il n'existe pas de substantifs, mais des verbes impersonnels qualifiés par des suffixes. Par exemple, il n'existe pas de mots correspondant au substantif « lune » mais un verbe qui serait en français « lunescer » ou « luner ». Dans une autre, « la cellule principale

7. Jorge Luis Borges, « La bibliothèque de Babel » in *Fictions*, Gallimard, Pleiade 1993. Il semble que Swift fasse ici une allusion ironique à l'« Ars Magna » de Raymond Lulle.

8. Jonathan Swift, « Les Voyages de Gulliver », in *Voyages aux pays de nulle part.*, op. cit., p. 892-894.

n'est pas le verbe mais l'adjectif monosyllabique » et la phrase est « une accumulation d'adjectifs »⁹.

LES SOLUTIONS FACILES PROPOSEES PAR LA SCIENCE-FICTION

Les récits de science-fiction proposent au premier abord un vaste espace à l'imaginaire, dérivé des innovations techniques et scientifiques : vitesses ultra lumineuses, rencontres impensables d'autres galaxies, d'autres êtres – intelligents ou non, c'est le problème – sur des planètes à explorer. Mais ce qui nous intéresse, c'est que par ce biais ont lieu des rencontres avec de véritables « autres », les « alien ». Comment entrer en contact ? Que dire... que faire ? Les auteurs populaires de SF, comme les Grecs auparavant, peuvent choisir des solutions de facilité. Ils peuvent décider qu'il existe une langue galactique qui sert de *lingua franca* et permet le commerce et les échanges. Et pour échanger avec les alien, à proximité des planètes où sont les comptoirs, vivent des individus bilingues ou multilingues. On reconnaît là le système mis en place sur Terre, lors des colonisations des XIX^e et XX^e siècles. Plus technologique : les xénolinguistes auraient inventé un traducteur universel qui se fait fort de décrypter même les langues inconnues. A moins que l'on ne fasse appel à la télépathie, qui permet un échange sans passer par la parole. Toutes ces solutions sont utilisées sur le vaisseau spatial *Star Trek* qui trouve toujours une réponse à ces problèmes. Pour les auteurs de la série, dans le pire des cas, il existe à bord un « bilingue ». Et cela même pour parler avec les Klingons pour lesquels des amateurs de la série ont inventé un dictionnaire et une grammaire¹⁰.

QUELQUES EXPERIENCES NOUVELLES PROPOSEES PAR LA SCIENCE-FICTION

Ce sont là, on le voit, de simples variations sur du connu, mais la science-fiction ne s'en tient heureusement pas là et offre quelques éléments de curieuses réflexions, en premier lieu en caricaturant les approches les plus banales comme le fait Shekley par exemple dans « Voulez vous parler avec moi ? »¹¹. Ce récit reprend d'abord tous les clichés de la rencontre entre un VRP de l'espace et des indigènes sur une

9. Jorge Luis Borges, « Tlön, Uqbar, Orbis Tertius », in *Fictions, op. cit.*, p. 457.

10. Captain Krankot, *The Grammarian's Desk*, Klingon Language Institute (P.O. Box 634, Flourtown, PA 19031), 1996. 91 p.

Okran' *The Klingon Dictionary : The One True Way to Study Klingon*, New York : Simon & Schuster. Il existe des œuvres anglaises traduites en langage Klingon.

11. Robert Shekley, « Voulez-vous parler avec moi » (« Shall we have a little talk? » (1965) in *Les univers de R. Shekley*. CLA, 1972.

planète inconnue, le tout sur le modèle stéréotypé du vendeur de verroterie. Le problème paraît simple : le VRP tente d'apprendre la langue des indigènes pour s'installer parmi eux et faire du commerce. Mais tout se complique, et de façon originale, car cette langue change à mesure que le VRP l'apprend. Elle aboutit finalement par une sorte de régression à la répétition de la même syllabe, qui permet aux indigènes de se comprendre parfaitement mais pas au VRP qui, fou furieux, quitte la planète.

Des linguistes se sont intéressés à la science-fiction, qui leur permettait d'explorer les frontières et les limites du savoir¹². Meyers note que la SF soulève plusieurs sortes de questions. Par exemple quelle sera la forme de la langue anglaise en 2500, si l'Histoire se déroule sans cataclysme. Bien avant les linguistes, Edgar Poe avait répondu à sa manière dans sa nouvelle « Mellonta Tauta ». Il avait mis en scène une voyageuse de 2848 qui commentait dans son journal les monuments rencontrés durant son voyage, du haut de son ballon dirigeable. Elle décrivait, dans un vocabulaire à peine reconnaissable, les ruines de ce qui fut New York, réfléchissait sur la politique à propos du Kanadaw, des Vrinçais, des Ainglais et des Américains dont elle trouve trace dans « la tribu des « sauvages Knickerbockers ». Elle s'intéressait à la philosophie à partir de réflexions sur « l'hindou Aries Tottle » et sur Cant¹³.

Les auteurs de SF utilisent parfois pour accréditer leurs affirmations des expériences de tentatives de langage avec les animaux pour aborder d'éventuels aliens : et Meyers cite l'exemple du « langage » des dauphins que les chercheurs tentent de décoder. Les auteurs de SF s'intéressent aussi à ce qui peut se passer dans la langue après un cataclysme planétaire. Le problème se pose par exemple pour les noms de lieux, ainsi New York devient Niourk, ou au sujet des coutumes : le *Pater Noster* (*Qui est in cœli*) devient une formule insensée « Quinzinzinzi »¹⁴.

La SF propose aussi des lectures aberrantes de documents, comme cet archéologue futur venant sur une Terre inhabitée et découvrant un engin étiqueté « Singer » qu'il s'empresse de classer dans les instruments de musique alors qu'il s'agit d'une machine à coudre de la marque Singer¹⁵. Daniel Drode a tenté d'inventer un langage qui serait la marque

12. Walter E. Meyers, *Aliens and Linguists : Language Study and Science Fiction*. Athens, GA : Georgia UP, 1980. 257 p.

David W Sisk, *Transformations of Language in Modern Dystopias*, Contributions to the Study of Science Fiction and Fantasy, Greenwood, 1997, 206 p.

13. Edgar Allan Poe, « Mellonta Tauta » (1849) in *E. A. Poe. « Bouquins », Laffont, 1989, p. 917-928.*

14. Stefan Wul, *Niourk*, Denoël, 1970.
Régis Messac, *Quinzinzili* (1935).

15. Stefan Wul, « Expertise » in *Fiction* n° 54, mai 1958.

d'une langue française aux structures syntaxiques affaiblies, après une catastrophe¹⁶. La prise en compte d'une évolution du langage passe donc par la référence à un temps futur comme dans « Mellonta Tauta », soit qu'on la situe après un cataclysme comme dans *Niourk*, ou *Quinzinzili*, soit encore dans la rencontre d'une langue à comportement bizarre : par exemple à évolution rapide et inconnue comme dans le récit de Sheckley...

L'INVENTIVITE DE LA SCIENCE-FICTION

Les auteurs de SF ont abordé d'autres questions touchant à la communication, de manière plus créative, en explorant diverses possibilités issues des théories et des philosophies du langage.

C'est le cas du premier roman de Salman Rushdie, *Grimus*¹⁷, où une race d'extraterrestres, les Georfs (anagramme de « Frogs », ont la capacité ludique de créer des mondes par le pouvoir de la pensée selon une variante hérétique issue du *Cratyle*... Ces E.T. ont le pouvoir, par le simple brassage des lettres, de « modifier anagrammiquement leur environnement » (p. 74) pour concevoir « des univers fictifs, certes, mais habitables » (p.87). Pourtant, comme le remarque le narrateur, pour distinguer cette œuvre des textes occidentaux de science-fiction,

« Faisons remarquer que les Quille-Nergs n'ont jamais mis au point de technologie orthodoxe. Leur Jeu tenait amplement lieu de Science et d'Art » (p. 76)

Mais il arrive qu'un jour, pour une raison inconnue, l'une d'elles, Koax, décide de donner un sens concret à sa pensée abstraite et pose que : « je pense donc cela est » (p. 66). Une nouvelle dimension (densimion) s'ouvre alors qui multiplie à l'infini les possibilités conceptuelles et effectives du jeu ce qui engendre le roman *Grimus*...

Il s'agissait là d'explorer de façon ludique et romanesque l'arbitraire d'un procédé qui imite à la fois Descartes par la formulation et le « *Fiat Lux* » biblique par le contenu, donnant une dynamique narrative et figurale à la fois à la pensée et à la parole. C'est aussi une auto-congratulation à propos du pouvoir d'un auteur omniscient dans le processus de création des mondes romanesques.

Ian Watson, dans son roman *The Embedding*, s'appuie à la fois sur *Les Nouvelles impressions d'Afrique* de Raymond Roussel et sur les

16. Daniel Drode, *Surface de la Planète*, Hachette, 1959.

17. Salman Rushdie, *Grimus*, London : V. Gollanz, 1975. Traduction française *Grimus* par Maud Perrin, J. C. Lattes, 1977, Mon édition de référence.

découvertes de Noam Chomsky touchant à la linguistique générative. Il s'agit d'un ensemble de règles d'instruction dont l'application mécanique produit des énoncés admissibles dans une langue donnée et elle seule. La phrase peut être représentée sous forme « d'arbre » ou de « parenthèses emboîtées », d'« enchâssements »¹⁸. Le roman présente deux lignes qui se croisent. Une tribu amazonienne menacée de disparition par la construction d'un barrage que projettent le Brésil et les USA. Des Etasuniens qui discutent avec des Extraterrestres, lesquels sont engagés dans la recherche infinie des mystères du langage. Or les Indiens possèdent, dans leurs récits mythiques un langage aux structures « enchâssées » qu'ils ne peuvent appréhender que sous l'influence d'une plante sacrée. Le roman propose une enquête sur les rapports de l'être et de la langue, appuyée à la fois sur des références linguistiques, sur l'expérience psychédélique et sur les échanges possibles dans le cadre d'une approche des mystères du langage.

Reste le cas le plus mystérieux, celui du roman *Solaris* du Polonais Stanislas Lem¹⁹. Nous sommes dans ce roman en présence d'une entité extraterrestre qui, loin d'être une civilisation humanoïde ou autre, est un « océan protoplasmique » qui recouvre toute la planète Solaris, et qui corrige son orbite en l'empêchant d'aller s'écraser contre son soleil, ce qui a éveillé l'attention des scientifiques. En orbite autour de la planète mystérieuse, des savants tentent depuis plus d'un siècle de l'étudier. Comment entrer en rapports avec cette entité depuis la station orbitale ? Les physiciens, les premiers, lancent des sondes, dont les caractéristiques sont altérées par l'entité océane, qui en modifie le rythme des impulsions, les résultats. Chaque branche de la science humaine tente à son tour de vérifier des hypothèses. Sans résultat, sauf à ranger l'océan dans la série des « métamorphes ». Le savoir se réduit ainsi à nommer cette singularité, et montre les limites de la connaissance et du pouvoir de la science sur la symbolisation du réel. Mais le roman montre aussi que si les savants ne sont pas capables de rentrer en contact réel avec l'entité par des moyens logiques et scientifiques, c'est parce qu'ils considèrent l'océan comme un « objet ». Ils ont oublié que c'est un sujet, et qu'il peut prendre des initiatives. Certes l'entité océane n'agit pas selon les canons de la logique et du rationnel, prétendument propres à la science et universalisables. L'océan va *prendre contact*, comme le faisaient les dieux anciens, hors du cadre d'une logique scientifique et humaine. Il va agir par le canal de l'inconscient des astronautes. Il va intervenir à sa façon dans le vécu des

18. Ian Watson, *The Embedding*, London 1973 : Gollanz, *L'enchâssement*, Calmann-Levy, 1975.

19. Stanislas Lem, *Solaris*, (1961) Denoël, 1966.

humains par le moyen des songes, dont les matériaux seront issus de leurs souvenirs. Il va jusqu'à inventer aux personnages présents dans ces scènes oniriques une corporéité qui va donner le sentiment d'une présence réelle, car ces « rêves » sont, pour les chercheurs de la station, des reviviscences du passé, heureuses ou douloureuses.

Mais il n'est pas question de langage, et l'océan se conduit lui aussi à sa manière comme un expérimentateur : il teste les réactions des humains, comme s'il s'agissait de rats de laboratoires, en rendant palpables ces scènes. Cela entraîne pour certains la folie, le désir de suicide, ou encore la volonté de se laisser engloutir dans les souvenirs heureux que parfois l'océan fait revivre, comme si le temps s'était aboli ou figé. Un étrange dialogue se noue ainsi, chaque partie jouant sur la « curiosité » de l'autre pour tenter de donner sens au « contact » et sans jamais y parvenir, au moins du point de vue d'une connaissance scientifique.

Nous nous trouvons là dans une situation limite de communication. L'« autre » existe, c'est un « être », il possède une certaine forme d'intelligence, mais la communication est impossible. Seule la fonction phatique demeure, mais elle ne débouche sur aucun échange langagier.

Comment dire ?... Que faire ? Le seul moyen utilisé est celui des images, comme dans les rêves, mais elles n'impliquent aucun retour compréhensible. Celles que les savants retirent de leurs instruments en observant l'océan. Mais la résistance que celui-ci oppose aux techniques humaines de savoir n'engendre que des hypothèses et se trouve à la source de divers mythes. Et celles produites par l'océan chez les observateurs, dont on ignorera ce qu'elles signifient pour cet océan, qui fonctionne d'une manière totalement incompréhensible et qui, comme les anciens dieux, peut intervenir dans les songes avec des images souvent obscures. Nous retrouvons là, curieusement, la fameuse tripartition lacanienne, où l'océan c'est le réel, qu'on tente – par l'imaginaire – de faire entrer dans la catégorie du symbolique, et qui y échappe.

Rien ne serait plus dommageable que d'imaginer que les « autres » éventuels soient nos semblables, même si l'on peut considérer que des « alien » éventuels soient nos « homologues ». C'est-à-dire des êtres au sommet de la chaîne alimentaire dans leur planète, et/ou doués d'intelligence et/ou de conscience, et qui agissent comme nous l'avons parfois fait au cours des colonisations, comme le rappelle HG Wells dans *La guerre des mondes*²⁰.

Wells confronte dans ce texte les humains à des alien intelligents : ils ont inventé le voyage interplanétaire, ils ont mis au point des armes

20. Herbert Georges Wells, *The War of the Worlds*, London, 1898.

d'une grande puissance de destruction, et s'ils se résignent à nous envahir c'est que, comme nous sommes en train de le faire, ils ont fait de leur planète un désert. Ce sont cependant, autant qu'on en puisse juger dans le texte wellsien, nos « homologues ». Mais ont-ils une conscience, c'est ce qui reste à démontrer, car ils ne veulent pas communiquer. Ils agissent tout simplement, en fonction d'une logique qui leur est propre.

Ils refusent en tout état de cause toutes les formes humaines de contact et on ignore tout de leur mode de communication. Un autre exemple tout aussi remarquable de l'invasion de la terre par des non-humains est celui que met en scène Rosny aîné dans *Les Xipéhuz*²¹.

A une époque préhistorique, une horde d'humains est confrontée à des êtres dont on ignore l'origine mais qui ont un aspect et un comportement non terrien. Ce sont des sortes de figures avec une étoile centrale dans le corps, qui émettent des rayons lasers, semblent dotés comme les termites d'une intelligence centrale car ils se regroupent pour augmenter la puissance de leurs émissions mortifères. Une lutte à mort aboutit à leur destruction grâce à l'intelligence du chef de la horde humaine qui décrypte la nécessité qu'ils ont de se regrouper pour résister, et les isole peu à peu pour les achever. Rien n'est dit d'une possible communication entre la horde et les Xipéhuz, bien que ceux-ci communiquent (comment ?) entre eux.

Nous avons là deux exemples de présence sans communication et de même qu'avec les dieux anciens comme Zeus, seule la présence fait signe. La différence est que la présence de Zeus dans le monde humain marquait son désir de séduction, et d'autre part qu'il répondait à certaines prières. Par contre la présence de nos « homologues » dans le roman de Wells ou dans le récit de Rosny ne renvoie à aucun signe, si ce n'est à une volonté farouche d'extermination et donc à une absence totale de communication. On peut se poser la question de la pertinence comme de la perpétuation de ce modèle dans les relations personnelles ou internationales.

21. Aîné Rosny, *Les Xipéhuz*, 1887.